

Louis DERENNE

ORLÉANS

histoire en bref



Illustrations de l'auteur



EDITIONS MAURICE ROUAM

1939 - 1944

**GUERRE - OCCUPATION ALLEMANDE
LIBÉRATION**

1939. - 1^{er} septembre. — La sirène de la cathédrale annonce « le plus grand cataclysme des temps modernes ». — On dit ça à chaque fois, parce que c'est vrai, hélas, mais tout de même, après 20 ans !

Et tout de suite, c'est la drôle de guerre avec sa menace aérienne, ses nuits de D.P. et ses alertes, son front qui se stabilise, ses escarmouches, ses inconnues angoissantes, et l'attente qui pèse, pèse...

MAI 1940. — Le voile se déchire, de toute façon : l'Allemagne, sûre d'elle, fonce ; brutale révélation de notre impréparation, et par là-même de ses conséquences fatales.

JUIN. — La retraite. Jours d'angoisse à Orléans, traversée, envahie par les réfugiés. Et Orléans, elle aussi, se prépare à l'exode. Le 6, quelques bombes — les premières — aux Murlins. Mauvaises nouvelles : les Allemands sont sur la Basse-Seine, et aux portes mêmes de Paris (!) qu'ils débordent par l'Est et le Sud. Dès le 12, une grande partie de la population traverse la Loire à la suite des troupes. Les ponts sont minés.

Ah, l'atmosphère n'est plus la même qu'en 1914, alors que pourtant, l'ennemi s'était approché bien près de Paris ! Une nouvelle Marne va-t-elle nous sauver ? Je crois qu'à cette heure on n'y pense même pas ; une amertume sans nom, une sorte de désespérance et de peur — comment dire autrement ? — nous a saisis ; c'est comme si ce sentiment de la balance inégale entre nos forces et les « leurs », com-

— 286 —

me si cette vision de la défaite était devenue la Fatalité même.

15 juin. — Le coup de grâce... 3 h. du matin. Bombardement du centre de la ville. Instants de fièvre et de cauchemar. Départs. Fuites. Toute la journée à intervalles irréguliers, bombes et torpilles s'abattent rue Royale, rue du Cheval-Rouge, place Ste-Croix, rues des Turcies et de Recouvrance ; des maisons s'écroulent, des incendies s'allument ; des convois militaires et des réfugiés se bousculent sur les ponts que l'aviation ennemie essaie d'atteindre, sans résultat. La nuit n'arrête pas le bombardement qui crée, à mesure, de nouveaux incendies.

16 juin. — Les Boches entrent à Orléans.

Les événements se sont tellement précipités depuis un mois que c'est à n'y pas croire ! Mauvais rêve ? — Ce rêve durera quatre ans.

La dernière fois, c'était le 11 octobre 1870, mais aujourd'hui, à part un petit engagement sur le carré St-Vincent et un autre faubourg Bannier près de la rue de Coulmiers, il n'y aura pas bataille. Sans obstacle devant elle, l'artillerie allemande se poste sur les hauteurs aux alentours de la ville, et de là, canonne la rive gauche.

Il s'était agi, pour les Allemands, d'atteindre les ponts avant qu'ils ne sautent, et l'audace et la promptitude d'un de leurs officiers qui coupa les mèches d'allumage, fit qu'un de leurs détachements put traverser le pont de Vierzon et s'installer de l'autre côté, sans coup férir. Un autre groupe franchit le pont George-V, essuya des tirs de mitrailleuse vite éteints, et à ce moment, 3 h. du soir, ce pont et le pont Joffre sautèrent. Ce dernier, s'écroulant tout entier entraîna dans le fleuve une multitude de malheureux, et nombreuses furent les victimes qu'on ne put secourir.

Puis, alors que les Allemands s'installaient chez nous, leur flot continua à déferler vers le Sud.

— 287 —



Tout bruit a cessé, et les quelques orléanais restés en ville sont tout hébétés de leur soudaine et tragique aventure. En deux jours, quelle chute, et de quelle hauteur ! Leur ville brûle et des cadavres en parsèment encore les rues. Malgré la tristesse de l'heure et l'horreur que leur inspirent de tels spectacles, leur courage n'est pas abattu et ils s'emploient à circonscrire et à éteindre l'incendie, à donner une sépulture aux morts, à organiser des corvées d'eau, à faire du pain... Mais toutes ces bonnes actions ne sont le fait que de volontés individuelles sans guide, sans direction responsable.

C'est alors que l'occupant désigne d'autorité une municipalité dont M^e Mars, avoué, est le premier magistrat.

Quelques jours après, M. Morane, nouveau préfet, prend possession de son poste, et ses services s'installent 3, rue de la Bretonnerie, les bâtiments de la Préfecture étant réquisitionnés.

Et puis, c'est l'« Occupation »...

Disparu, le drapeau bleu-blanc-rouge. Seule, l'infecte croix gammée sur fond rouge, semble, araignée de malheur, s'accrocher à nos pierres !

Les habitants rentrent peu à peu et, les premiers instants de curiosité pour les « doryphores », passés, on côtoie ces peu désirables hôtes sans s'y mélanger jamais. Et ce sera ainsi jusqu'au bout, mais à ce moment-là : au bout..., une haine sourde aura remplacé l'indifférence du début. Ils n'auront rien fait pour l'éviter... Peut-être n'auront-ils pas su s'y prendre ? Malgré une espèce de vernis, malgré leurs belles casquettes, les superbes pantalons de leurs officiers, leur allure qu'ils ont sportivisée... (peut-être !), le casque à pointe qu'ils ont supprimé, ils seront les mêmes qu'en 1870.

Ils seront pires, car l'hypocrisie des dehors qu'ils auront essayé de se donner nous aura faite plus lourde la botte ; et surtout les révélations de jour en jour plus précises parvenues des chambres de torture, des camps de concentration et d'extermination, nous auront édifiés sur la perversité native de leur « âme ».

Ils s'associèrent des kollaborateurs, même à Orléans. Dieu merci, ç'aura été l'infime minorité, car l'ensemble de la population, je l'ai dit, « laissa bien tomber » ses occupants. Ils étaient trop épais pour la guêpe d'Orléans et s'ils avaient eu un brin le sens du ridicule, ils n'auraient pas continué la relève de la garde au pas de l'oie devant la « Hauptwache » (nouveau nom, provisoire, de l'Etat-Major), car les spectateurs de cette pantomime s'en payaient — le plus discrètement possible (c'était difficile !) — à cœur joie.

Les brimades commencèrent avec l'exorbitante amende exigée pour la coupe d'un câble téléphonique, en décembre 1940. Cela continua par des réquisitions non moins exorbitantes de produits agricoles et de bétail, le prélèvement de machines pour les usines allemandes et, au moyen de la nouvelle monnaie, la rafle systématique de tous les produits manufacturés, par la Wehrmacht qui les envoyait

ou les emportait, comme le reste, outre-Rhin. Notons, dans le même ordre de faits, la disparition d'une partie de nos statues de bronze : Pothier, la République, Rabier et d'autres. Ils n'osèrent tout de même pas subtiliser Jeanne d'Arc. Dans les imprimeries, on fut tenu de céder une bonne partie du stock de plomb qui, on l'a su, devait servir à la fabrication des accus de sous-marins.

Durant ces années, les récoltes furent belles, mais... nous étions le grenier de l'Allemagne et de l'Italie, de sorte qu'Orléans, centre du plantureux Val de Loire et de la riche Beauce fut aussi malheureuse que d'autres cités naturellement désavantagées, et se sentit proprement mourir de faim. Il fallait bien que les populations allemandes, privées de façon si dure depuis tant d'années, connussent pour quelque temps le bonheur du ventre bien rempli !

Mais la guerre ne se terminait pas, la décision tardait, et l'Allemagne avait de plus en plus besoin de main-d'œuvre. Aidée de quelques Français indignes, elle conseilla, puis obligea nos ouvriers à aller travailler dans ses usines. Réaction prévue : la majorité des travailleurs se rebiffa ou supporta le coup à son corps défendant ; une grande partie se déroba et alla grossir l'Armée de la Résistance qui, depuis 1941, s'organisait dans le pays.

Aux alentours d'Orléans, le maquis solognot et celui de la forêt d'Orléans se sont constitués ; les groupes « Libération » et « Vengeance » fonctionnent, et malheureusement aussi, la Gestapo (aidée là encore par des Français dévoyés) fauche dans les rangs des patriotes, décimant leur personnel. Mais les parachutages d'armes et de matériel s'opèrent néanmoins bel et bien, retardés, enrayés, mais continués, mais répétés, mais efficaces.

Arrestations, emprisonnements rue Em.-Zola et rue Eug.-Vignat, départs pour les camps de concentration, exécutions aux Groues : instants difficiles qui ne découragent pas les Résistants actifs des maquis et des groupes de libération.

On peut dire que toute la population est résistante en

son fond, et le manifeste de mille façons. De temps à autre apparaissent de petits journaux clandestins, glissés sous les portes ou dans les boîtes aux lettres, imprimés de 2 ou 4 pages, attaquant vertement et durement le régime établi, les « chleuhs » et leurs adeptes.

Un nom fulgure par-dessus toute cette fermentation patriotique, au-dessus de tous les Français qui ont dit « non » à la défaite et à l'envahisseur : celui du général de Gaulle, l'initiateur, l'animateur, le moteur de la Résistance ; et la rage est grande au camp ennemi et dans son office vichyssois à l'évocation de cet être insaisissable. Il est l'étoile qui brille dans notre nuit.

Nous entrons dans l'année 1944, qui verra la fin du cauchemar, mais multipliera nos ruines.

C'est que la physionomie d'Orléans aura changé, en cinq ans ! Et si on excepte les guerres de religion pendant lesquelles les églises souffrirent à peu près seules des passions des hommes, il faut remonter à la destruction de Cenabum par César pour imaginer une catastrophe qui rappelle celle-ci.

Une grande partie du centre de la ville est détruit : du Martroi à la place du Vieux-Marché, de la rue Royale à St-Paul (emplacement de l'ancien « bourg d'Avenum »), de la rue Bannier aux rues du Grenier-à-Sel et de la Lionne, sans parler d'une partie de la rue Jeanne-d'Arc et de combien d'autres points de chute et de destruction insoupçonnés dans les pâtés de maisons ; tel est déjà le bilan de 1940.

Les musées ont perdu presque toutes leurs collections. Une chance que les hôtels Renaissance qui les abritaient ne soient pas entièrement tous par terre et que les Beaux-Arts s'emploient à en conserver les restes ! De l'Hôtel Cabu, il ne subsiste que les murs. Le cabinet dit « de Jeanne-d'Arc » est décoiffé lui aussi. La maison de Jacques Boucher, où Jeanne d'Arc passa quelques jours, est à tous les vents, meurtrie, méconnaissable. Elle n'est pas poussière, estimons-nous heureux : les cortèges du souvenir pourront

encore faire halte devant quelques pierres authentiques... et non devant du vide, et non devant une bâtisse de béton armé ou « préfabriquée » sans rapport avec l'épopée du XV^e siècle.

La rue Royale n'est plus que tronçons informes, mais on parle de la reconstituer dans son état primitif, c'est-à-dire avec ses arcades que, nouveauté souhaitable, on aménagera en passages couverts.

Tous les décombres, une fois les pans de murs lézardés abattus, ont été charroyés jusqu'aux quais de la Loire, et il ne reste plus qu'un vaste champ de pierres et de fondations affleurant le sol, que chaque année une végétation folle couvre d'une vie éphémère et mélancolique. Ces quartiers de la rue du Cheval-Rouge, de la Hallebarde, du Ta-bour, si animés naguère, il est dès lors difficile de se les remémorer vivants parmi ces étendues de cimetière !

Sur la Loire, le Pont Royal, muni d'un tablier métallique remplaçant l'arche détruite, a nom « Adolph Hitler Brücke » (que ça), et une passerelle en bois, presque à ras de l'eau et faisant l'office du Nouveau-Pont évaporé, se pare d'un autre joli nom : « Pont Hermann Goering ».

Premiers mois de 1944. Les alliés accélèrent le rythme de destruction des nœuds ferroviaires et routiers, des usines et des dépôts.

11 mai. 47 morts et 20 blessés, plusieurs maisons abattues, par suite d'un accident au passage d'une vague d'avions américains. L'angoisse de la mort plane à nouveau sur Orléans.

20 mai. Bombardement de la gare des Aubrais et du quartier compris entre les Groues et Fleury ; la gare n'existe plus, un millier d'Allemands y trouve la mort, les voies sont inserviables, le trafic est interrompu, mais 120 orléanais périssent sous les décombres de leurs maisons.

22-23 mai. A la gare d'Orléans, maintenant. Avalanche de bombes, gare bouleversée, hachée, trouée, mais cette fois encore, immenses dégâts dans la ville incendiée, où l'élec-

— 292 —

tricité, l'eau, le gaz sont coupés ; les deux tours de la cathédrale sont touchées... Mais hasard surprenant autant que satisfaisant, presque tous les services nazis sont détruits ou abîmés : la kommandantur, un corps de garde, un service postal, etc., et ceci dans des coins très opposés de la ville.

6 juin. Débarquement des alliés en Normandie.

Alors l'espoir, et plus que l'espoir : la certitude de la délivrance s'empare de nous et, tandis que les Boches, aux abois, frappent à coups redoublés dans les rangs de la Résistance trahie et décapitée, celle-ci le leur rend bien et harcèle les convois automobiles et les trains, les formations militaires, fait du sabotage en série... L'action de l'aviation alliée se resserre et s'intensifie encore ; le pont de Vierzon saute, bien visé, bien touché ; les dépôts d'essence, les casernes, tout a son petit compte, et les orléanais réfugiés dans la banlieue aperçoivent et entendent tous les jours dans le ciel les points brillants et les ronrons lancinants des vagues libératrices ; et par-dessus leur ville martyrisée comme au-dessus de nombreux points de la campagne ils voient s'élever les hauts panaches de fumée blanche et noire des bombardements. Les nuits sont encore plus agitées et dans l'infernal bourdonnement, les fusées-parachutes de repérage sillonnent les airs, les bombes descendent, les horizons s'embrasent.

Juillet... Août...

15 août. Les Américains sont à nos portes. Nous avons suivi leur marche foudroyante depuis la Normandie et la Bretagne, et en même temps qu'une de leurs colonnes arrive à nous, une autre monte vers Chartres, direction Paris.

16 août. — La Délivrance. — L'Amérique entre par le faubourg Bannier, et... « dégonflés », c'est le mot, leur orgueil bien touché, les Allemands déménagent, Gestapo en tête. Mais ils font flamber le relai P T T de la rue Eugène-Vignat, la manutention, le parc à fourrages.. Faites flamber, mais partez ! De petits essais de résistance ne leur réussissent pas : il est d'ailleurs probable qu'ils ont l'or-

— 293 —

dre de rompre ; heureusement, car ce serait la fin d'Orléans !

Ensuite ?

Ensuite, c'est le commissaire de la République (après tant d'appellations teutoniques, ça fait du bien de reprendre les termes officiels français) M. Mars, entrant en ville dans la soirée ; c'est la ville en liesse, c'est un énorme poids qui se soulève, c'est la pure et profonde joie de la liberté retrouvée. Et le 23, c'est le conseil municipal, issu de la Résistance, désigné, et le Dr Chevallier élu maire.

... Ensuite, c'est le général de Gaulle venant chez nous le 18 septembre, et il y est accueilli par ces raisonnables et « froids » orléanais dans une allégresse vibrante d'enthousiasme...

Ensuite encore ?

C'est la reprise du travail dans l'espoir d'une résurrection complète, car nous avons des plaies physiques et morales à panser, de l'ordre à remettre dans notre conception de la vie, faussée par quatre ans de mensonge entretenu et de désaxement, par quatre ans de pression sur nos intelligences, nos volontés et nos cœurs par une volonté étrangère ennemie...

Travaillons donc et oublions — autant qu'il est possible de le faire — ce qui s'est passé. Et nous ne pouvons mieux terminer qu'en répétant ces mots de R. Secrétain : « ... Nous avons maintenant le bonheur de pouvoir oublier. Le bonheur, sinon le droit. Et quand on dit qu'il faut lutter contre l'oubli d'un passé douloureux, ce n'est pas tant pour évoquer une lutte contre la résurrection toujours possible du germanisme, c'est contre notre mollesse et notre insouciance. C'est contre notre ingratitude : car il faut mériter la liberté, avant même de la défendre ».

L. D.